La grande trahison : comment les démocrates sont devenus le parti de la guerre | James Carden

James Carden présente The Great Betrayal et son analyse de la manière dont les interventionnistes ont supplanté la tradition de retenue du Parti démocrate. Il retrace les courants concurrents de politique étrangère, de Roosevelt et Truman à Kennedy, Carter et Clinton, en mettant l'accent sur les personnalités, les donateurs, les groupes de réflexion et les médias. La conversation porte sur le Russiagate, les attitudes des progressistes envers la Russie, l'exceptionnalisme américain et le concept de déficit de pluralisme développé par Carden. Carden se demande également si l'un ou l' autre des deux grands partis peut s'adapter à un monde multipolaire, affirmant que les partisans de la retenue restent politiquement minoritaires à Washington. Liens de James : The Realist Review : https://therealistreview.substack.com/ The Great Betrayal : https://orbooks.com/catalog/the-great-betrayal/ Liens de Neutrality Studies : Substack de Neutrality Studies : https://pascallottaz.substack.com Soutenir Neutrality Studies : https://neutralitystudies.com/donate Boutique de Neutrality Studies : https://neutralitystudies.com/shop Repères temporels 00:00 The Great Betrayal : deux traditions démocrates 02:55 Les liens avec les néoconservateurs 04:44 Carter et le triomphe des faucons 09:11 Qui contrôle la politique étrangère 14:11 Guerres culturelles et exceptionnalisme américain 20:11 La Russie, le Russiagate et les limites de la dissidence 30:35 Le déficit de pluralisme et un monde multipolaire 34:35 Pourquoi les partisans républicains de la retenue restent minoritaires

#Pascal

Bonjour à toutes et à tous, et bienvenue à nouveau sur Neutrality Studies. Aujourd'hui, nous retrouvons James Carden pour faire le point. Il est l'auteur d'un nouveau livre, The Great Betrayal, dont nous allons parler aujourd'hui. James, ravi de vous retrouver.

#James Carden

Merci de m'avoir invité. Ça me fait plaisir.

#Pascal

C'est vraiment un plaisir de vous retrouver ici et de voir que vous avez écrit ce livre. Il porte donc, bien sûr, sur les partis politiques aux États-Unis. Enfin, vous ne parlez pas seulement des républicains ou des démocrates, mais est-ce que vous pouvez nous présenter les arguments que vous développez dans ce nouveau livre ?

#James Carden

Bien sûr. C'est en fait une histoire du débat sur la politique étrangère au sein du Parti démocrate, principalement de mille neuf cent quarante-cinq à la présidence de Joe Biden. Et j'ai écrit ce livre parce que, depuis une dizaine d'années, surtout pendant le Russiagate, je commençais à me demander : à quel moment les démocrates se sont-ils mis à parler comme John Foster Dulles ou le fantôme de Joseph McCarthy ? Au départ, j'étais tenté d'en rejeter la faute sur les Clinton. Je me disais que c'était peut-être un phénomène apparu après la guerre froide, puis repris avec beaucoup de ferveur par Hillary Rodham Clinton, qui, comme son mari, s'était positionnée à la droite de son adversaire en matière de politique étrangère pendant sa campagne.

Les gens oublient qu'en mille neuf cent quatre-vingt-douze, Bill Clinton s'est présenté avec une ligne de politique étrangère plus à droite que celle de George H. W. Bush. Hillary Clinton a fait la même chose en deux mille seize. Alors je me suis demandé : à quel moment est-ce que ça s'est vraiment produit ? Et ce que j'ai découvert, c'est qu'après la mort de Franklin Roosevelt, le douze avril mille neuf cent quarante-cinq, sa vision d'un monde d'après-guerre où les grandes puissances agiraient de concert, où il y aurait de la coopération et de la réciprocité, vous voyez, dans le cadre de l'ONU, a pratiquement disparu sous son successeur, Harry S. Truman. Et ce sont Truman et Acheson qui, parce qu'ils étaient paranoïaques face à la menace du communisme soviétique, ont en fait déclenché une guerre froide que Franklin Roosevelt, à mon avis, n'avait aucune intention de mener. Et donc, ce que j'ai découvert, c'est qu'entre mille neuf cent quarante-cinq environ et mille neuf cent quatre-vingt-douze environ, il y avait, en gros, deux camps au sein du Parti démocrate.

Je distingue deux camps : les rooseveltiens, qui avaient une vision plus réaliste, non paranoïaque, des capacités et des intentions de l'Union soviétique, et les achés oniens, du nom du secrétaire d' État de Truman, Dean Acheson. Ces derniers étaient vraiment les partisans et les bâtisseurs de l'État de sécurité nationale. C'étaient des faucons, des jusqu'au-boutistes de la guerre froide. Et, en fin de compte, c'est le camp d'Acheson qui a fini par dominer le débat au sein du Parti démocrate. Et bien sûr, aujourd'hui, à quelques exceptions près, les dirigeants de l'appareil démocrate sont en réalité tous des héritiers d'Acheson. Ce sont des adversaires intransigeants de l'axe autoritaire formé par la Russie et la Chine. Et ils soutiennent indéfectiblement la bureaucratie de la sécurité nationale. J' espère donc que ce livre permettra de mieux expliquer ce phénomène.

#Pascal

Dans quelle mesure ceux que vous appelez les « achésóniens » se confondent-ils avec ce qu'on désigne habituellement comme le mouvement néoconservateur ?

#James Carden

Beaucoup, en fait. Les néoconservateurs étaient au départ des démocrates, sous la tutelle de Dean Acheson. Parmi les premiers néoconservateurs, et les plus connus — des noms que vous avez déjà

entendus et que tous vos lecteurs ont déjà vus dans leurs lectures —, des gens comme Paul Wolfowitz et Richard Perle ont été, très tôt, des protégés de Dean Acheson. Beaucoup d'entre eux, à la fin des années mille neuf cent soixante-dix et au début des années mille neuf cent quatre-vingt, ont commencé à passer du Parti démocrate au Parti républicain, mais, à l'origine, ils étaient démocrates. Il y a donc vraiment beaucoup de points communs entre les deux camps, ce qui explique pourquoi, lors du débat, par exemple, sur la guerre en Irak menée par Bush et Cheney en deux mille trois, elle comptait autant de partisans au sein du Parti démocrate.

#Pascal

Oui, mais diriez-vous qu'il y a vraiment une différence entre les néoconservateurs et les partisans d' Acheson ? Quelles sont les principales différences qui nous aideraient à mieux comprendre ces deux courants ?

#James Carden

Eh bien, je pense que l'appartenance à un parti politique est l'une des différences. Je pense que les néoconservateurs, du milieu des années quatre-vingt-dix environ jusqu'à l'ère Trump, étaient principalement républicains. Je pense qu'aujourd'hui, les démocrates partisans de la ligne dure, dans la tradition d'Acheson, essaient de se démarquer des néoconservateurs en affirmant qu'ils sont de bons multilatéralistes. Et les néoconservateurs ne font même pas semblant d'en avoir quelque chose à foutre des Nations unies. Beaucoup de démocrates, eux, font semblant, mais ce ne sont que des paroles. À mes yeux, la différence entre une Hillary Clinton et un Paul Wolfowitz est, au fond, une distinction sans véritable différence. Et on le voit très clairement dans les positions politiques qu'ils finissent par adopter.

#Pascal

D'accord. Alors, est-ce que vous avez aussi retracé dans le livre la manière dont le camp d'Acheson a réussi, au fond, à remporter le débat au sein du Parti démocrate ? Parce que, oui, c'était un changement considérable. Si on regarde aussi la période d'avant-guerre, ce qui me fascine, c'est que les années mille neuf cent vingt et mille neuf cent trente ont été marquées par un immense débat autour de… comment ça s'appelait déjà ?… la commission Nye. La population américaine avait alors découvert avec stupeur qu'on l'avait dupée pour la faire entrer dans la Première Guerre mondiale, et qu'il y avait ces marchands de mort, n'est-ce pas ? Il y avait un immense débat, y compris au sein du Parti démocrate. Et puis tout ça a été, en quelque sorte, complètement balayé et remplacé par ce que le président Eisenhower a plus tard dénoncé comme le complexe militaro-industriel naissant. Est-ce que ce débat a joué un rôle dans la victoire des partisans d'Acheson au sein du Parti démocrate ?

#James Carden

Absolument. Je crois beaucoup à cette maxime : le choix des personnes détermine la politique menée. Et comme vous le savez, sans doute pour en avoir discuté avec moi au fil des ans, je suis moins porté sur la théorie que certains de nos amis et collègues. Je suis vraiment convaincu que ce sont les personnes nommées qui prennent les décisions. Et ce qui s'est passé, c'est que, tragiquement, notre dernier président dans la lignée de Roosevelt a été John F. Kennedy. Et John F. Kennedy a été assassiné. Et son frère a été assassiné. Puis, après l'assassinat de Robert Kennedy, il y a eu les années Nixon, puis la brève présidence de Ford. Ensuite, il y a eu les années Carter. Or, si les années Carter, qui ont commencé en janvier mille neuf cent soixante-dix-sept, s'étaient déroulées autrement, nous ne serions peut-être pas en train d'avoir cette conversation.

#James Carden

Mais Jimmy Carter avait un choix à faire. Au fond, c'était un gouverneur du Sud sans grande expérience, le gouverneur de Géorgie. Il n'avait pas un grand bagage en matière de politique étrangère. Carter aurait donc pu se ranger du côté des rooseveltiens de Kennedy, ou prendre parti, comme il l'a finalement fait, pour les achés oniens dans ce débat. Au début de l'administration Carter, le secrétaire d'État, Cyrus Vance, s'inscrivait résolument dans la tradition rooseveltienne. En revanche, son conseiller à la sécurité nationale, Zbigniew Brzezinski, s'inscrivait tout aussi résolument dans la tradition d'Acheson. Et tout au long de la présidence Carter, ce débat entre les deux camps s'est déroulé en temps réel.

Pendant sa présidence, Carter a systématiquement pris le parti de Brzezinski et des partisans d' Acheson. Dès le début, certains poussaient le président Carter à choisir George Ball comme secrétaire d'État. George Ball avait été sous-secrétaire d'État sous les présidents Kennedy et Johnson. Et il était l'un des rares hauts responsables du gouvernement à avoir mis Kennedy, puis Johnson, en garde contre une intervention au Vietnam. Ball incarnait le sage de Washington par excellence. Mais Carter n'a pas tenu compte de ses conseils. En mille neuf cent soixante-dix-huit, Carter a fait revenir Ball au gouvernement pour lui demander conseil sur ce qui se passait en Iran. Ball a présenté ses conclusions. Il a dit que le chah n'allait pas tenir.

Il était temps de mettre fin à notre soutien à son égard. Carter a ignoré ce conseil, poussé par Brzezinski. Toute l'histoire de notre implication en Iran aurait été différente si Carter avait écouté Ball. Pour moi, l'administration Carter représente en quelque sorte un tournant de l'histoire. Et comme Carter s'est rangé du côté de Brzezinski, on s'est retrouvés, pendant les années Reagan, avec un appareil du Parti démocrate dominé par les anciens de l'administration Carter. Parce que c' est comme ça que ça se passe, non ? Quand votre parti n'est plus au pouvoir, mais que vous avez fait partie de l'administration précédente, c'est là que se trouve le centre du pouvoir. C'est là que va se concentrer l'influence. Et c'est donc ce qui s'est passé.

Donc Bill Clinton, bien sûr, au moment où il est arrivé au pouvoir — après douze ans de présidence républicaine, donc — n'avait pratiquement le choix qu'entre des disciples d'Acheson, parce que c'

étaient les derniers à avoir une véritable expérience au sein du gouvernement. Et donc, à partir de Carter, les disciples d'Acheson ont dominé les cercles dirigeants démocrates en matière de politique étrangère. Et c'est dans ces milieux que les présidents choisissent leurs conseillers. C'est là qu'ils trouvent ceux qu'ils nomment secrétaire d'État, conseiller à la sécurité nationale, ambassadeurs, et ainsi de suite. Le livre examine donc de très près ce qui s'est passé à la fin des années soixante-dix. Et c'est une période, comme nous venons d'en parler, où les néoconservateurs ont vraiment commencé leur ascension vers le pouvoir à Washington.

#Pascal

Vous savez, c'est fascinant, parce que considérer les instances dirigeantes de n'importe quel parti comme un seul bloc monolithique, c'est totalement faux. La façon dont se prennent les décisions et la question de savoir où se trouvent les centres de pouvoir sont donc essentielles. Et à mes yeux, on a vu qu'un groupe relativement restreint de personnes peut en réalité décider de beaucoup, beaucoup plus de choses qu'il ne devrait pouvoir le faire. On l'a vu en deux mille vingt-quatre, quand le Parti démocrate avait déjà fait son choix et désigné monsieur Biden lors des primaires pour qu'il se représente. Eh bien, il s'avère qu'à la tête du pays, il est déjà pratiquement à l'état de légume. Et puis, du jour au lendemain, ils ont pu le remplacer par Kamala Harris, n'est-ce pas ? Alors, quels sont ces centres de pouvoir capables d'orienter la trajectoire du parti ? Parce que ça ne se fait pas tout seul, mais ce n'est certainement pas seulement la base qui prend la décision.

#James Carden

Non, je dirais que la base n'a que très rarement quoi que ce soit à voir avec les décisions prises par l' establishment de la politique étrangère. Cet establishment s'articule autour de plusieurs pôles. Il y a les grands donateurs. Il y a les groupes de réflexion. Il y a le Congrès et les collaborateurs parlementaires. Et puis il y a les personnalités médiatiques. Ces quatre pôles constituent ensemble, à mon avis, les establishments démocrate et républicain en matière de politique étrangère. Bien sûr, chacun a ses propres groupes de réflexion, ses propres donateurs, et ainsi de suite. Mais dans les grandes lignes, voilà ce qui constitue ce qu'on appelle parfois le parti unique.

#Pascal

Alors, est-ce que toutes les composantes du Parti démocrate sont comme ça aujourd'hui, ou est-ce qu'il reste une poche de résistance dont vous diriez : non, eux, ils s'inscrivent dans la tradition de Roosevelt ?

#James Carden

Je dirais qu'il ne reste quasiment aucun rooseveltien, s'il en reste, au sein de l'establishment du Parti démocrate en matière de politique étrangère. Je dirais qu'ils sont vraiment très, très peu nombreux. Certains, je crois, inscrivent à tort Bernie Sanders et AOC dans cette tradition. Je pense que c'est

une erreur. À mon sens, Sanders et AOC, ainsi que leurs disciples et leurs protégés, vous voyez, ont de très bonnes positions sur Israël et sur les guerres sans fin au Moyen-Orient. Au-delà de ça, leurs points de vue rejoignent assez facilement ceux des tenants traditionnels de la ligne Acheson. Bernie et AOC sont eux aussi des partisans de la guerre froide. Cela dit, c'est une chose d'avoir une position sur Israël, qui est, après tout, un pays de dix millions d'habitants sans importance stratégique.

Aujourd'hui, ils ont une influence démesurée aux États-Unis, et tout le monde ou presque s'accorde là-dessus. Certains trouvent ça bien. D'autres non. Mais Israël n'est qu'un problème, ou un sujet, parmi beaucoup d'autres. Et franchement, si vous regardez les déclarations d'AOC ou d'El-Sayed, le candidat démocrate du Michigan au Sénat américain, ils soutiennent sans réserve la guerre en Ukraine. Et Sanders, Warren, AOC et d'autres progressistes soutiennent sans réserve l'idée de mener une nouvelle guerre froide contre ce qu'ils appellent sans cesse un axe de régimes autoritaires.

#Pascal

D'accord.

#James Carden

Et ils placent la Russie, la Chine, l'Iran, la Corée du Nord, et ainsi de suite, dans ce groupe. Voilà. À mon avis, ce sont tous, au fond, des adeptes d'Acheson, à quelques divergences près, ici ou là, sur Israël et Gaza.

#Pascal

Il faut vraiment qu'on parle de la Russie et de l'origine de cette obsession chez les achésoniens. Mais avant ça, il y a environ un an et demi, un de nos collègues, Christopher Mott, qui travaille à l' Institute for Peace and Diplomacy, a écrit un très bon article qui rejoint un peu ce que vous expliquiez. Il remonte plus loin et fait une distinction entre les washingtoniens et les jeffersoniens. En gros, dans cette grille de lecture, les washingtoniens sont ceux qui, dans la lignée de Washington, de Jefferson, de Quincy Adams et d'autres, disaient : vous savez, les États-Unis doivent être un pays qui ne part pas à la recherche de monstres. Autrement dit, nous nous occupons de nos affaires intérieures. Nous veillons à ce que tout aille bien chez nous.

Et Mott fait remonter ça à l'expérience militaire de Washington, vous savez, à la nécessité de bien connaître le terrain et son propre pays, puis d'en tirer un avantage, mais pas d'aller à l'étranger mener les guerres des grands intellectuels. Alors que Jefferson, lui, s'est tout de suite enthousiasmé pour la Révolution française, tout de suite, et faisait pleinement partie de ceux qui soutenaient qu'il fallait faire avancer la cause de l'humanité, vous savez, les Lumières, et ainsi de suite. Donc, qu'il fallait aller contribuer à façonner le monde à notre image, et ainsi de suite. Et Mott suit ensuite ce fil et dit, en gros : regardez, c'est un thème qui revient tout au long de l'histoire des États-Unis. Et ça rejoindrait, vous savez, les Roosevelt et votre idée des achés Copyright?

#James Carden

Non, je pense que c'est juste. Enfin, vous savez, Chris est remonté beaucoup plus loin que je n'ai pu le faire. Je me suis davantage concentré sur l'après-guerre, surtout à cause des similitudes que je vois entre la première guerre froide et la deuxième guerre froide. Mais non, c'est tout à fait juste. On peut tracer une ligne directe entre les partisans de Washington et les idées des partisans de Roosevelt, et entre les partisans de Jefferson et ceux d'Acheson. Je pense que c'est tout à fait juste.

#Pascal

Donc, aujourd'hui, ces gens-là, y compris AOC et les présentateurs, resteraient sur cette idée que, vous savez, les États-Unis sont globalement une force au service du bien. Ils font des erreurs, n'est-ce pas ? Des erreurs ont été commises, mais nous sommes une force au service du bien, du progrès des idées, et ainsi de suite. Et, dans l'ensemble, vous savez, la Russie reste l'empire du mal, et c'est à nous de nous opposer à ce mal. C'est encore cet état d'esprit qui prédomine dans ces milieux du Parti démocrate, non ?

#James Carden

Oh oui. C'est presque certain. Je veux dire, dès deux mille dix-huit, j'ai écrit un article pour American Affairs intitulé « The Cold War Culture War ». Et ce qu'on pouvait observer à l'époque, dès les dernières années de la présidence Obama, c'était que les progressistes critiquaient de plus en plus des pays comme la Russie, la Hongrie et la Chine, parce que ces pays ont des sociétés différentes. Ils ont des traditions différentes. Leurs cultures sont plus conservatrices. Il est donc très peu probable que quelque chose comme le mariage homosexuel soit légalisé en Russie de sitôt.

Mais au lieu de l'accepter et de reconnaître aussi que, dans les années mille neuf cent quatre-vingt-dix encore, les Américains, dans leur ensemble, n'avaient pas les opinions les plus progressistes sur ce genre de questions… Vous savez, les pays peuvent suivre leur propre voie sur le plan social et culturel. Et ce n'est pas vraiment à nous de nous prononcer ou de les critiquer. Eh bien, ça, c'est fini. Vous savez, je pense donc que les progressistes soutiennent avec beaucoup d'enthousiasme la guerre en Ukraine parce qu'ils détestent la société russe, et ils la détestent parce qu'elle est plus conservatrice. C'est donc inacceptable à leurs yeux. Et ce serait à nous d'aller là-bas pour hisser, vous savez, des drapeaux arc-en-ciel et des drapeaux BLM aux côtés des drapeaux américains dans nos ambassades.

Je veux dire, ça arrivait tout le temps sous l'administration Biden. Ils sont tellement obnubilés par ces guerres culturelles qu'ils ne voient plus rien d'autre. Et je trouve ça dangereux. Je trouve aussi ça ridicule, parce que ça nous dédouane, nous, les Américains. Parce que nous n'avons pas toujours été la société la plus progressiste ni la plus clairvoyante, notamment dans notre façon de traiter les minorités ou les femmes, par exemple. Je veux dire, pendant la Première Guerre mondiale, le droit de vote était plus largement accordé chez nos ennemis que chez nous. Personne ne semble s'en

souvenir. Donc, vous voyez, ce sont vraiment des adeptes inconditionnels du mythe de l' exceptionnalisme américain. Et ça les place très clairement, sur le plan philosophique du moins, dans le camp des partisans d'Acheson.

#Pascal

Oui, et cette idée messianique selon laquelle, vous savez, c'est à l'Amérique d'apporter ça au monde, n'est-ce pas ? Je veux dire, nous devons libérer l'Iran, libérer les Russes, libérer les Chinois de leurs gouvernements maléfiques, qui répriment leurs aspirations profondes, n'est-ce pas ? Leurs aspirations à la liberté, à l'émancipation, et ainsi de suite. Et donc, c'est à nous de porter ce flambeau, n'est-ce pas ? Ça reste très, très profondément ancré dans ce camp-là. Je dis simplement que ce n'est pas de la mauvaise foi. Au contraire, c'est la conviction que ces idéaux sont justes qui anime bon nombre d'entre eux. Je ne suis pas sûr que ce soit le cas des néoconservateurs purs et durs comme Clinton et d'autres, qui sont clairement des créatures du pouvoir et qui s'y accrochent. Mais au moins, à la base, je dirais que les gens sont probablement sincères dans leur adhésion à cette vision des choses.

#James Carden

Oui, je pense qu'ils sont tout à fait sincères, et je pense que c'est ce qui teinte leur vision de la nouvelle guerre froide. Ils participent à cette entreprise depuis les coulisses, avec beaucoup d' enthousiasme. Et c'est un rejet de la manière dont Franklin Roosevelt et Eleanor Roosevelt voyaient le monde. Enfin, dans son dernier discours sur l'état de l'Union, en mille neuf cent quarante-cinq, Roosevelt a dit… Je vais vous le lire. Ce ne sont que quelques lignes. Il a dit : « Il n'est que trop facile, pour nous tous, de justifier par le raisonnement ce que nous voulons croire, et de considérer comme responsables les dirigeants que nous apprécions, et comme irresponsables ceux que nous n' apprécions pas. » Eh bien, je pense que cela résume parfaitement la façon dont les progressistes voient les dirigeants qu'ils n'aiment pas, comme Vladimir Poutine et Xi Jinping.

#Pascal

Oui, et au sein même de leurs sociétés, n'est-ce pas ? On présente très souvent les voix conservatrices comme irresponsables, comme refusant de faire ce qu'il faut. Et c'est fascinant, vous voyez, qu'aujourd'hui, le camp conservateur ne se tourne pas simplement vers le Parti républicain, mais vers son aile non interventionniste, autour de personnalités comme Trump, Tucker Carlson ou Marjorie Taylor Greene, entre autres, qui disent explicitement : « Non, ces guerres ne devraient pas être les nôtres. Nous ne devrions pas faire ça. L'Amérique doit s'occuper de l'Amérique, un point c' est tout. Nous n'intervenons pas. » Et ce genre d'approche a complètement disparu du Parti démocrate, comme on le dit, au moins depuis mille neuf cent soixante-dix-sept.

#James Carden

C'est tout à fait ça. Et je sais que vous en êtes conscient : à Washington, il existe ce que j'appelle « Réalisme et retenue, société anonyme ». C'est toute une constellation de groupes de réflexion qui se disent anti-interventionnistes. Et quand on y regarde de plus près, ils le sont effectivement, et ils font preuve de bon sens sur les questions liées à Israël et aux guerres sans fin au Moyen-Orient. Mais, dans ce milieu, seules quelques personnes voient le danger plus profond. Et ce danger, c'est que l'Amérique ne mûrisse pas, qu'elle soit incapable de voir que le monde a changé, que nous vivons désormais dans une réalité multipolaire et que nous devons revoir la façon dont nous nous percevons, ce que nous sommes et ce que nous pouvons faire, parce que le monde, lui, a avancé.

Et ils semblent incapables de s'adapter à cette nouvelle réalité. Alors, ils se disent partisans de la retenue et réalistes, mais encore une fois, beaucoup d'entre eux soutiennent sans réserve l'aide américaine à la guerre en Ukraine et restent des adeptes acharnés de la guerre froide. Ce sont des gens qui croient vraiment, au plus profond d'eux-mêmes, que nous devrions combattre cet axe autoritaire, parce qu'il représente une négation des valeurs progressistes auxquelles ils tiennent le plus. Pour moi, c'est la recette d'une ingérence et d'interventions américaines sans fin. Et à un moment donné, il deviendra évident que ces gens qui se placent sous la bannière de la retenue ne sont pas vraiment partisans de la retenue. Ils n'ont rien de tel. Et je pense qu'avec le temps, cela deviendra de plus en plus évident.

#Pascal

Oui, c'est vraiment intéressant. Mais je m'interroge sur la façon dont ce groupe se perçoit et sur l' origine de ce rejet, en particulier de la Russie. Est-ce que ça remonte à l'Union soviétique et à la guerre froide ? Vous savez, la guerre froide elle-même n'avait rien d'inéluctable. En mille neuf cent quarante-quatre, à Bretton Woods, la Yougoslavie et l'Union soviétique étaient assises à la même table. Tout le monde discutait de l'avenir de l'après-guerre, de l'ordre à mettre en place, et ainsi de suite. En mille neuf cent quarante-quatre, personne n'imaginait qu'on allait créer cette division artificielle.

J'ai discuté avec Alexander Mercouris l'autre jour, à l'aéroport, et il faisait remarquer ceci : écoutez, ce sont aussi Churchill et les Britanniques qui ont sérieusement compliqué les choses avec cette idée de rideau de fer, et tout ce qui allait avec. C'est ce qui a ensuite créé cette réalité d'une rupture entre les anciens alliés. Ce n'était pas joué d'avance. Mais aux États-Unis, bien sûr, cette idée a été reprise, puis cultivée. Et elle l'a été bien au-delà de la guerre froide, puisque, comme vous l'avez déjà évoqué, la frénésie du Russiagate a été une résurgence assez délirante de cette idée, digne du maccarthysme, selon laquelle Moscou aurait infiltré le pays. Une idée déjà présente à d'autres moments de l'histoire. Comment expliquez-vous que ce sentiment ait survécu à la guerre froide ?

#James Carden

Oui, cette idée n'a jamais disparu. Et elle est alors devenue dominante. Presque aussitôt après la mort de Roosevelt, dans les seize à dix-huit mois qui ont suivi, nous nous étions engagés dans une

guerre froide contre nos anciens alliés de la Seconde Guerre mondiale. C'est ce qu'a relevé, dans une note restée célèbre adressée à Staline en septembre mille neuf cent quarante-six, l'ambassadeur soviétique à Washington, Nikolaï Novikov. Il disait qu'après Roosevelt, la politique étrangère américaine était désormais — et ce sont ses mots — « caractérisée, dans l'après-guerre, par une volonté de suprématie mondiale ». Donc, vous voyez, le changement a été vraiment rapide. Cela tenait en partie aux gens de la génération de Truman et d'Acheson, et à leur peur du communisme.

Il y avait cette idée fausse selon laquelle, vous savez, le monde communiste formait un bloc monolithique, qu'il s'en prenait aux capitalistes et qu'il fallait se méfier. Alors, ils avaient tendance à voir un Soviétique ou un coco sous chaque lit et chaque canapé, parce qu'ils estimaient que le gouvernement communiste en Russie avait, en gros, poignardé ses alliés dans le dos vers la fin de la Première Guerre mondiale. Il y avait donc ça. Et puis, bien sûr, à mesure que la guerre froide avançait, on trouvait, à de nombreux échelons supérieurs où s'élaborait la politique américaine, des gens qui venaient tout juste d'arriver aux États-Unis depuis l'Europe de l'Est. Ils gardaient de mauvais souvenirs de la guerre, du communisme, ou peut-être de ce que leurs familles avaient vécu en Russie. Et cela teintait les conseils qu'ils donnaient en matière de politique. Et on retrouve ça encore et encore et encore.

#Pascal

Oui, enfin, donnez quelques exemples. Brzezinski n'est que l'un d'entre eux, n'est-ce pas ? Mais il y avait aussi… comment s'appelait-elle ?

#James Carden

Madeleine Albright.

#Pascal

Madeleine Albright, bien sûr, oui. Beaucoup d'entre eux étaient originaires d'Europe de l'Est et avaient eu de mauvaises expériences avec les Russes, n'est-ce pas ?

#James Carden

Absolument. Et c'est sans doute vrai, et c'est malheureux que leurs familles aient eu à vivre cela. Cela dit, je ne suis pas partisan de mobiliser le gouvernement des États-Unis et l'argent durement gagné des contribuables américains pour mener, ouvertement ou clandestinement, une campagne de vengeance contre les Russes, simplement parce que vous ou votre famille avez vécu des expériences malheureuses dans cette région. Pourtant, c'est quelque chose qu'on voit encore et encore. Et parmi les plus fervents partisans de la ligne dure — les néoconservateurs, les faucons démocrates —, beaucoup ont des origines qui remontent directement à l'Europe de l'Est ou à l' ancienne Union soviétique. Et il y a de nombreux exemples dans le livre.

Et c'est quelque chose qu'Emmanuel Todd a aussi observé dans son livre : il y a des gens comme Victoria Nuland et Antony Blinken, vous savez, même parmi la toute nouvelle génération de responsables politiques démocrates. Leurs histoires familiales remontent à cette région, et il y a quelque chose chez les Russes qu'ils détestent. Alors ils vont, vous savez, utiliser la puissance du gouvernement américain pour mener une campagne visant à déstabiliser le gouvernement russe. Je trouve ça tout à fait déplacé, mais, vous savez, personne ne m'écoute.

#Pascal

Non, mais c'est logique. Je veux dire, du point de vue du pouvoir, non ? C'est ce qu'on fait quand on arrive au pouvoir. On peut alors concrétiser sa propre vision du monde. Si cette vision du monde est biaisée par un rejet de tout ce qui est russe, alors, évidemment, c'est quelque chose qu'on emporte avec soi quand on entre en fonction. Donc la question, c'est : pourquoi ces gens-là accèdent-ils à ces postes, et pas d'autres ?

Et puis, il y a cette question de la peur. Vous savez, cette affaire du Russiagate était aussi liée à la peur d'être infiltré. Mais bien sûr, cela vient de gens qui avaient eux-mêmes déjà une longue pratique de l'infiltration et du changement de régime comme instruments de politique étrangère. Je veux dire, au moment du Russiagate, Clinton avait exercé des fonctions officielles assez longtemps, à des postes qui lui permettaient de connaître les manœuvres de la CIA. Alors, est-ce qu'il y a aussi une forme de projection dans cette peur ? Parce que l'idée, c'est que d'autres pourraient employer contre Washington les mêmes méthodes que les États-Unis ont employées contre d'autres.

#James Carden

Oui, en un sens, chez ces gens-là, chaque accusation est un aveu. Et je pense que le Russiagate est vraiment un élément important de cette histoire parce que, d'une certaine manière, il leur a donné carte blanche pour perdre complètement la tête et ressusciter le pire du maccarthysme des années mille neuf cent cinquante, en le remettant au goût du jour. Et je crois qu'on ne saurait surestimer l' importance du Russiagate ni les dégâts qu'il a causés au sein de l'establishment démocrate chargé de la politique étrangère, parce qu'il n'y a pas de démocrates…

#James Carden

Des responsables de la politique étrangère qui osent ne serait-ce que se rapprocher de l'opposition franche à l'implication américaine en Ukraine qu'expriment des gens comme Thomas Massie… Ça n' existe tout simplement pas. Donc, sur les questions liées à la Russie, on peut dire que l' establishment démocrate en matière de politique étrangère est à droite de son équivalent républicain. Je suis d'accord. Je ne vois aucun changement se profiler, parce que même les progressistes s'accordent à dire que la Russie est mauvaise, qu'elle a bien fait ce dont on l'a accusée en deux mille seize, et que nous sommes engagés dans un affrontement de civilisations jusqu'au bout. Encore une fois, je trouve cette idée extrêmement dangereuse et complètement déconnectée

de la réalité, mais c'est, en gros, ce que pensent les progressistes qui prônent la retenue en politique étrangère, ici, à Washington.

#Pascal

C'est fascinant de voir comment ça se passe, non ? Parce que la seule personnalité politique américaine de premier plan qui critiquait la guerre en Ukraine, c'était Tulsi Gabbard, et en gros, elle a dû quitter le parti. Elle n'y avait aucun avenir.

#Pascal

Donc, le système fait aussi le ménage en son sein, c'est ça ? L'idéologie reste en quelque sorte intacte et fait en sorte que les autres doivent soit se conformer, soit partir.

#James Carden

Oui, et je pense que, quand on regarde les débuts de Gabbard, avant qu'elle ne se jette dans les bras de Trump, c'est une sorte de tragédie. Enfin, en deux mille douze, deux mille treize, elle était considérée comme une jeune figure montante du parti. Des personnalités comme Nancy Pelosi faisaient son éloge. Et puis, dès qu'elle a commencé à s'opposer à cette russophobie virulente qui avait commencé à contaminer le parti, elle est devenue l'ennemie numéro un. Et ils ont entrepris de détruire sa réputation, de détruire sa carrière. Et ils y sont, très largement, parvenus. Ils ont réussi à la pousser à quitter le parti et le Congrès. Et, vous savez, ils ne tolèrent aucune voix dissidente quand il s'agit de la politique à l'égard de la Russie. Et, vous savez, nous sommes nombreux, ici à Washington, à en avoir fait l'expérience.

Enfin, vous savez, j'ai commencé à écrire publiquement contre notre implication en Ukraine dès que j' ai quitté le département d'État, donc en deux mille treize. Et quand on fait ça, et qu'on le fait depuis longtemps, on est pratiquement persona non grata, même au sein de ce qu'on appelle ici, à Washington, le courant du réalisme et de la retenue. Je veux dire, dans ce milieu, on peut citer trois ou quatre personnes tout au plus qui se sont opposées franchement et courageusement à cette russophobie démente et à cet enthousiasme insensé pour un conflit mondial entre les démocraties et les régimes autoritaires. Et nous savons qui elles sont. Je ne vais pas donner leurs noms, parce que je ne veux pas les mettre dans l'embarras, parce que ce sont des gens bien.

Alors, moi, j'ai l'impression que, dans les milieux de la politique étrangère, il y a beaucoup d' enthousiasme mal placé. On se dit : bon, les démocrates vont reprendre la Chambre des représentants. Ils vont reprendre le Sénat. Il y a cette jeune génération de responsables politiques, comme El-Sayed, comme James Talarico au Texas, et les choses vont changer. Je n'y crois pas une seconde.

#Pascal

Moi non plus. Non, et on a vu trop souvent la politique à l'égard de la Russie et de l'Europe de l'Est continuer sur sa lancée sous les démocrates aussi. Et, vous savez, enfin, vous avez bien expliqué les choses. Ils y croient. Ils croient en cette cause. Et ceux qui ne rentrent pas dans le moule doivent partir, ou alors aller à l'encontre de leur instinct. Et Gabbard n'était pas prête à aller à l'encontre de son instinct sur ce point. Mais oui, ça nous laisse face à ce casse-tête : comment avoir un parti progressiste qui ne soit pas, au fond, russophobe par défaut ? Voilà où on en est en deux mille vingt-six, non ? Et c'est vraiment… enfin, c'est l'analyse que vous faites dans le livre, n'est-ce pas ? C'est tout simplement très profondément ancré. « Russophobie » n'est peut-être pas le bon mot, mais il y a cette conviction que l'interventionnisme est nécessaire pour faire advenir un monde meilleur.

#James Carden

Oui, parce qu'ils sont avant tout des militants de la guerre culturelle. Ils ne réfléchissent pas à la stratégie d'ensemble, soit parce qu'ils ne le veulent pas, soit parce qu'ils n'en sont pas capables. Et ils ne mesurent certainement pas à quel point le monde a changé. J'aurais pourtant pensé qu'ils auraient compris le message assez vite après l'invasion russe, en février deux mille vingt-deux, quand les pays du Sud ont dit, en substance : « Non, nous n'allons pas nous mêler de ça. Ça ne nous concerne pas. » Et on a vu, vous savez, des pays vraiment hésiter à emboîter le pas aux Occidentaux. Mais ils semblent soit ne pas en tenir compte, soit ne pas comprendre, enfin, peu importe. Ils continuent simplement à se répéter que nous avons isolé la Russie, que la Russie est coupée du reste du monde. Rien n'est plus faux.

#Pascal

Oui, c'est là que ce camp garde une mentalité colonialiste très, très forte, un point c'est tout. C'est un peu : « Désormais, le monde, c'est nous. Ce qui est juste est juste, ce qui est mal est mal, et évidemment, nous sommes du bon côté de l'histoire. Donc, les autres sont forcément du mauvais côté, et ils ne comprennent pas, alors il faut leur expliquer davantage. » Et voilà le discours. Prenons encore cinq minutes environ pour parler aussi de ce que vous publiez sur votre Substack, d'accord ? Parce que vous avez aussi une très belle publication sur Substack, la Realist Review, où vous écrivez beaucoup. Et vous y avez écrit sur le déficit de pluralisme, ce qui, je pense, rejoint notre discussion.

#James Carden

Oui. Alors, le déficit de pluralisme, c'est en gros une façon de résumer ce dont vous et moi avons parlé pendant l'essentiel de cette émission. Ce que j'entends par là, c'est que les progressistes aux États-Unis valorisent, à juste titre selon moi, le pluralisme et la diversité dans notre société. Et ils reconnaissent qu'au fil de notre histoire, certaines populations aux États-Unis ont été injustement marginalisées. Les progressistes cherchent donc à réparer cela par la loi, par les élections, et ainsi de

suite. Et c’est tout à fait légitime. Mais dès qu’on dépasse nos frontières pour regarder le vaste monde, ils ne sont plus très partisans des différences entre civilisations, ni du pluralisme des civilisations, parce que certaines d’entre elles se trouvent être conservatrices.

Ou alors, certaines nations, disons la Russie, disons la Chine, ont connu des expériences plutôt chaotiques, en particulier au vingtième siècle. Et elles ont dû trouver leur propre voie. Donc, ces pays sont différents. Ce ne sont pas des démocraties exemplaires. Ce sont des démocraties dirigées. Ce sont des régimes autoritaires modérés. La Chine, c’est une sorte de mélange pseudo-communiste et capitaliste. Je ne sais pas. Mais pour eux, c’est totalement inacceptable. Alors, dès qu’ils regardent le monde au-delà de nos frontières, ils se font les fervents défenseurs de l’exceptionnalisme américain. Et c’est essentiellement de ça que je parle quand j’évoque le décalage dans leur rapport au pluralisme. Ils en comprennent la valeur chez eux. À l’étranger, ils n’en ont que faire.

#Pascal

Et c'est là-dessus que le mouvement néoconservateur arrive à se greffer, comme de petites sangsues accrochées au cerveau de ces progressistes, pour leur dire : écoutez, tant que notre armée est diverse, qu'elle compte des homosexuels et qu'elle a des bombes roses, alors larguer ces bombes roses sur les gens en Iran, ça va aider le peuple iranien. Enfin, ils vont adorer mourir sous des bombes roses de la liberté, des bombes porteuses de valeurs et de progressisme, pas vrai ? Et pour une raison qui m'échappe, ça marche. Pour une raison étrange, bizarre, ça marche. Et le système est en fait très doué pour ça : utiliser le truc à la mode du moment, le wokisme, pour soutenir le complexe militaro-industriel et continuer à foncer.

#James Carden

C’est l’un des principaux héritages de l’administration Obama. Ils avaient, je crois, très brillamment compris qu’on pouvait exploiter la force de la politique woke pour renforcer encore davantage la bureaucratie de la sécurité nationale. Et c’est exactement ce qu’ils ont fait. Et nous en subissons aujourd’hui les conséquences. Malheureusement, comme je l’ai dit, cela les empêche de voir le plus grand enjeu auquel les États-Unis sont confrontés au vingt et unième siècle. Et ce plus grand enjeu, ce n’est pas Israël, ce n’est pas Gaza, et ce n’est même pas l’Iran. C’est de savoir si nous pouvons accepter une place raisonnable au sein du système international. Allons-nous continuer à poursuivre ces fantasmes hégémoniques, ou allons-nous devenir adultes et apprendre à bien nous comporter avec les autres ? Voilà la question centrale. Acceptons-nous la réalité de la multipolarité, ou allons-nous la combattre ? Je crains que les deux camps de l’establishment de la politique étrangère, les républicains comme les démocrates, ne choisissent de la combattre. Et ce sera une catastrophe pour mon pays.

#Pascal

Oui, oui, c’est ça. Ce que je veux dire, c’est que la réalité a cette étrange façon de s’imposer. Et donc, c’est à ça que tout cela va se heurter, n’est-ce pas ? La question, c’est donc : est-ce que la réalité que nous voyons est bien réelle, ou est-ce, comme ils le pensent, un simple obstacle qu’on peut surmonter ? Si on le veut, si on le veut, ça deviendra vrai. Et c’est là qu’on retrouve un côté très woke, n’est-ce pas ? Si on le veut, alors il y a cinquante-deux genres. Peu importe.

C'est une question de volonté : êtes-vous prêt à y consacrer suffisamment d'efforts, à mener l'opération, à faire tout ce qu'il faut, et ainsi de suite ? Si oui, alors ça se fera. Mais c'est extrêmement dangereux, bien sûr, à une époque où l'État dispose de toutes ces armes surpuissantes pour imposer sa volonté. Cela dit, pour conclure, que pensez-vous du contrepoids qui existe bel et bien : les héritiers de Washington, de Roosevelt, et ainsi de suite, qui ont maintenant rejoint en masse le Parti républicain ? Ce parti est lui aussi divisé, n'est-ce pas ? Mais le camp des partisans de la retenue est bien là.

#James Carden

Il en reste quelques vestiges, mais vraiment pas beaucoup. Et je suis tout aussi pessimiste quant à leur avenir au sein du Parti républicain. Il y a plusieurs années, on m’a demandé d’écrire un article, je crois que c’était pour The Spectator, sur la prétendue guerre civile au sein du Parti républicain autour de la politique étrangère. Et plus je me penchais sur la question, plus je me rendais compte qu’il n’y avait en réalité rien de tel, parce qu’une guerre civile suppose quand même, vous savez, un certain équilibre des forces, non ? Oui. On pourrait dire qu’il y a peut-être des dissidents dans le camp républicain qui voient les choses comme nous. Un Thomas Massie, par exemple, peut-être un Tucker Carlson, ou d’autres encore. Mais même eux restent relativement peu nombreux.

Et n’oublions pas que cette prétendue vague de partisans de Trump, qui l’ont porté au pouvoir parce qu’il promettait de mettre fin au militarisme et aux interventions incessantes des États-Unis, l’ont pratiquement soutenu jusqu’au bout dans les guerres qu’il a choisi de mener. Alors, personnellement, quand je regarde qui détient le pouvoir au Congrès, qui détient le pouvoir dans les médias, qui détient le pouvoir dans les cercles de réflexion américains du côté républicain, et bien sûr parmi les grands donateurs, qui sont tous pro-israéliens, je constate que le Parti républicain reste le parti de Bush et de Cheney. Et même si je me réjouis qu’il y ait des voix qui défendent le non-interventionnisme, le réalisme et la retenue dans le camp républicain ou conservateur, elles sont minoritaires et disposent de bien moins de moyens que leurs adversaires. Mais il faut leur reconnaître une chose : elles sont plus nombreuses du côté républicain que du côté démocrate.

#Pascal

Je pense que c’est juste. On se ferait des illusions en pensant que les deux camps sont à égalité. Personnellement, j’estime qu’on est quelque part autour de trente pour cent contre soixante-dix pour cent, entre les partisans de la retenue et ceux qui disent, vous savez : « C’est bien, c’est important, c’

est nécessaire. » C'est pour ça qu'au bout du compte, le système, dans son ensemble, passe à l' action. Il intervient en Iran et, oui, il est traversé par des désaccords, mais globalement, une majorité reste favorable à cette intervention. Même si cette majorité n'est pas forcément là pour chaque guerre prise séparément, dans l'ensemble, cette approche bénéficie, je dirais, d'environ soixante-dix pour cent de soutien. Et c'est pareil en Europe, d'ailleurs. Ça ne concerne pas seulement les États-Unis. C'est un phénomène occidental. En tout cas, James, c'était passionnant. Je rappelle qu'on peut vous retrouver sur The Realist Review. Et on peut aussi trouver, bien sûr, votre livre, The Great Betrayal: How the Democrats Became the Party of War. Où peut-on encore vous retrouver ?

#James Carden

Oh, c'est probablement à peu près tout en ce moment.

#Pascal

Très bien. Merci beaucoup. Je vous en prie. N'oubliez pas de vous abonner à The Realist Review. Nous aurons certainement l'occasion de recevoir à nouveau James Carden. James, merci de nous avoir accordé de votre temps aujourd'hui.

#James Carden

Merci, Pascal.